

SEDCONTRA

Balthasar en Dialogue avec Barth

Bruno Gautier

Balthasar en dialogue avec Barth

Bruno Gauthier

BALTHASAR
EN DIALOGUE AVEC
BARTH

DÉSCLÉE DE BROUWER

Collection SED CONTRA :

- Christophe J. Kruijen, *Bénie par la Croix*, septembre 2009.
Michel Nodé-Langlois, *Au service de la sagesse*, novembre 2009.
Joseph Murphy, *Invitation à la joie*, mars 2010.
Philippe-M. Margelidon, *Études de christologie thomiste*, octobre 2010.
Vincent Gallois, *Église et conscience chez J.H. Newman*, octobre 2010.
Laurent-M. Pocquet, *Charles Péguy et la modernité*, octobre 2010.
Michel Nodé-Langlois, *Disputes philosophiques*, avril 2011.
David J. A. Clines, *Pour lire le Pentateuque*, mars 2011.
Basile Valuet, *Frères désunis*, mars 2011.
Philippe-M. Margelidon, *Les fins dernières*, septembre 2011.
Bernard Lonergan, *La Trinité*, septembre 2011.
Basile Valuet, *Quel œcuménisme ?*, décembre 2011.
Guy Touton, *Marie au plus près des Écritures*, avril 2012.
Frédéric Trautmann, *La notion de charité au Concile Vatican II*, juin 2012.
Emmanuel Faure, *Vivre le combat spirituel avec Évangile le Pontique*, juin 2012.
Avery Dulles, *Théologies de la révélation*, novembre 2012.
Grégory Woimbée, *Leçons sur le Christ*, janvier 2013.

ISBN : 978-2-220-06619-6

ISBN pdf : 978-2-220-07893-9

© Juin 2014,

Groupe Artège

Désclée de Brouwer

10, rue Mercoeur, 75011 Paris

9, espace Méditerranée, 66000 Perpignan

www.artege.fr

« *Au fond je n'ai jamais écrit que pour Barth.* »

*Hans Urs von Balthasar*¹

1. M. BIELER, « Die kleine Drehung : Hans Urs von Balthasar und Karl Barth im Gespräch », dans *Logik der Liebe und Herrlichkeit Gottes : Hans Urs von Balthasar im Gespräch : Festgabe für Kardinal Lehmann zum 70. Geburtstag*, Walter Kasper (Hrsg.), Matthias-Grünewald Verlag, 2006, p. 319.

Introduction

Le 25 avril 1940, Hans Urs von Balthasar, alors âgé de 34 ans, achève et signe une lettre ; il l'adresse au « Professeur K. Barth, St. Albanring 186, Bâle ». C'est la première fois qu'il écrit à Karl Barth, et ce courrier marque le début d'une longue relation entre les deux théologiens : une relation faite d'entretiens théologiques, bien sûr, mais aussi d'une étroite solidarité face au fléau nazi, d'un commun enthousiasme pour Mozart, et d'une estime réciproque – en somme d'une amitié qui les entraînait bien au-delà du strict domaine de la discussion théologique.

Les pages qui suivent ont pour objet ce dialogue de Balthasar avec Karl Barth. Bien qu'il se soit noué entre l'un des plus grands théologiens catholiques et l'un des plus grands théologiens protestants du XX^e siècle, il n'a pas encore été beaucoup étudié en langue française. On doit certes signaler la thèse célèbre d'Henri Bouillard sur Karl Barth¹, mais pour ce qui est du dialogue de Balthasar avec Barth, on ne trouvera guère en français qu'une conférence de Bernard Rordorf² et un numéro de la revue *Communio*³. En allemand et en anglais, il existe des articles, et quelques livres, sur des thèmes particuliers abordés par Balthasar à propos de Karl Barth : essentiellement celui de l'*analogia entis*⁴, et plus récemment la question de l'"évolution" de

1. H. BOUILLARD, *Karl Barth*, Paris, Aubier, éditions Montaigne, 1957 (3 tomes).

2. B. RORDORF, « Hans Urs von Balthasar en dialogue avec Karl Barth », dans Ph. CHARPENTIER DE BEAUVILLE & D. GONNEAUD (éditeurs), *Chrétiens dans la société actuelle. L'apport de Hans Urs von Balthasar*, Magny-les-Hameaux, Socéval éd., 2006, pp. 305-316. « L'histoire de ce dialogue est à peine étudiée », regrette Rordorf au début de sa conférence (p. 305).

3. Revue Catholique Internationale *Communio*, n° XXXVI, 3 – mai-juin 2011, *Barth-Balthasar*, « De l'analogie à l'œcuménisme ».

4. W. KRECK, « Analogia entis oder analogia fidei ? », dans *Antwort, Karl Barth zum siebzigsten Geburtstag am 10. Mai 1956*, Zürich, Evangelischer Verlag Zollikon, 1956, pp. 272-286. G. SÖHNGEN, « Analogia entis in analogia fidei », dans *Antwort, Karl Barth zum*

Barth entre "dialectique" et "analogie"¹. Les ouvrages portant sur l'ensemble du dialogue sont rares². Il existe néanmoins quelques excellents articles³.

Mais quel chemin emprunter pour mener à bien cette étude ? L'œuvre de Balthasar est immense, et celle de Barth n'est pas moindre. À l'un et à l'autre, il arrivait que leurs proches demandent dans un sourire comment ils avaient trouvé le temps de lire leur propre production. Comment pourrait-on acquérir un regard d'ensemble sur

siebzigsten Geburtstag am 10. Mai 1956, Zürich, Evangelischer Verlag Zollikon, 1956, pp. 266-271. H. G. PÖHLMANN, *Analogia entis oder Analogia fidei. Die Frage der Analogie bei Karl Barth*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1965. K. HAMMER, « Analogia relationis gegen analogia entis », dans ΠΑΡΡΗΣΙΑ, *Karl Barth zum achtzigsten Geburtstag am 10. Mai 1966*, Zürich, Evangelischer Verlag Zollikon, 1966, pp. 288-304. E. MECHELS, *Analogie bei Erich Przywara und Karl Barth*, Neukirchener Verlag, 1974. E. JÜNGEL, *Gott als Geheimnis der Welt*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1977, pp. 357-383. R. A. HOWSARE, *Hans Urs von Balthasar and protestantism, the ecumenical implications of his theological style*, Londo-New York, T&T Clark international, 2005.

1. B. L. McCormack, *Karl Barth's Critically Realistic Dialectical Theology: Its Genesis and Development 1909-1936*, Oxford, OUP, 1995.
2. S. D. WIGLEY, *Karl Barth and Hans Urs von Balthasar, A Critical Engagement*, London-New York, T&T Clark, 2007.
3. H.-A. DREWES, « Karl Barth und Hans Urs von Balthasar – ein Basler Zwiegespräch », dans M. STRIET/J.-H. TÜCK (HG.), *Die Kunst Gottes verstehen, Hans Urs von Balthasar theologische Provokationen*, Freiburg-Basel-Wien, Herder 2005, pp. 367-383. M. BIELER, « Die kleine Drehung : Hans Urs von Balthasar und Karl Barth im Gespräch », dans *Logik der Liebe und Herrlichkeit Gottes : Hans Urs von Balthasar im Gespräch : Festgabe für Kardinal Lehmann zum 70. Geburtstag* / W. Kasper (Hrsg.), Matthias-Grünewald Verlag, 2006, 318-338. W. W. MÜLLER (Hrsg.), *Karl Barth – Hans Urs von Balthasar. Eine theologische Zwiesprache*. Zürich, theologischer Verlag, 2006 ; M. LOCHBRUNNER, *Hans Urs von Balthasar und seine Theologenkollegen. Sechs Beziehungsgeschichten*, Würzburg, 2009, Echter Verlag, pp. 260-447. Benjamin DAHLKE, *Die katholische Rezeption Karl Barths, Theologische Erneuerung im Vorfeld des Zweiten Vatikanischen Konzils*, Tübingen, Mohr Siebek, 2010.

l'œuvre de Balthasar ou sur celle de Barth¹ ? Et comment, *a fortiori*, prétendre dominer du regard chacune de ces deux théologies, pour discerner leur dialogue ? Aucune d'entre elles, d'ailleurs, ne peut être considérée comme figée et définitivement accomplie à une époque donnée. Le risque serait grand de ne retenir qu'une expression de la pensée de Barth, par exemple, alors qu'il n'a cessé de chercher, de reprendre, de compléter.

Aussi a-t-on délibérément renoncé à une telle vision globale et surplombante. On s'est placé du côté de Balthasar, à partir de sa première rencontre avec Barth en 1940, et l'on s'est demandé : de quel sujet a-t-il tout d'abord voulu parler ? Comment la conversation a-t-elle évolué ? Où les a-t-elle menés ? Au lieu de survoler tour à tour le domaine de la théologie balthasarienne et celui de la théologie barthienne pour les comparer, on a voulu suivre Balthasar dans sa confrontation avec Barth, et dans l'évolution de leurs discussions. Le lecteur constatera qu'on a privilégié l'étude des *auteurs eux-mêmes*, et délibérément renoncé à rendre compte de la littérature secondaire dans sa totalité. L'on ne prétend pas dominer tout le dialogue entre eux d'un seul regard, mais on adopte au contraire un point de vue précis : celui d'un théologien *catholique*, et même celui d'un théologien qui place ses pas dans les traces de Balthasar. En outre on s'est attaché à vérifier toutes les traductions déjà existantes des originaux allemands : c'est pourquoi le lecteur, en se rapportant aux traductions françaises, pourra assez souvent les trouver différentes de ce qui est ici proposé.

On s'en tient donc au chemin adopté par Balthasar lui-même dans ses premiers contacts avec Barth. Et

1. Pour l'œuvre de Balthasar, on pourrait consulter M. KEHL & W. LÖSER, *In der Fülle des Glaubens*, Basel-Freiburg-Wien, Herder 1980. Pour Barth : D. MÜLLER, *Karl Barth*, Paris, Cerf, 2005 et H. BOUILLARD, *Karl Barth*, Paris, Aubier, éditions Montaigne, 1957 (3 tomes).

Balthasar ne le choisit pas au hasard. Pour le comprendre, et pour mesurer aussi l'audace qui fut celle de nos auteurs, il faut prendre la mesure du contexte dans lequel s'engage le dialogue entre nos auteurs au début des années quarante.

Aujourd'hui, le dialogue œcuménique fait pour nous tout naturellement partie de la doctrine et de la pratique de l'Église. Mais dans les années trente et quarante, celles pendant lesquelles Balthasar découvrit l'œuvre de Karl Barth, et dont rend compte le livre qu'il publia en 1951¹, il n'en allait pas ainsi. L'unité de l'Église, qui constitue l'une de ses "notes", avait été définie par deux documents magistériels : l'encyclique *Satis cognitum* de Léon XIII (29 juin 1896)² et l'encyclique *Mortalium animos* de Pie XI (6 janvier 1928)³. Pour *Satis cognitum*, l'unité de l'Église est celle de l'Église catholique romaine, et elle repose

1. H. U. VON BALTHASAR, *Karl Barth, Darstellung und Deutung seiner Theologie*, Einsiedeln, Johannes Verlag, 1976. Ce livre (désormais cité sous le sigle KB) rassemble le fruit de vingt ans de travail, de nombreuses entrevues avec Karl Barth lui-même, et de plusieurs publications préalables : un gros chapitre dans *l'Apocalypse de l'âme allemande* (*Apokalypse der deutschen Seele III, Die Vergöttlichung des Todes*, Johannes Verlag, Einsiedeln, 1939, pp. 316-391), une recension dans la revue *Stimmen der Zeit* (*Stimmen der Zeit* 134, 1938, pp. 200-201), deux volumineux articles publiés dans la revue *Divus Thomas* (« Analogie und Dialektik », dans *Divus Thomas*, Bd. 22, 1944, pp. 171-216; « Analogie und Natur », dans *Divus Thomas*, Bd. 23, 1945, pp. 3-56), un article en français intitulé « deux notes sur Karl Barth » (in *Recherches de sciences religieuses* 25, pp. 92-111), et enfin la recension de dix conférences données à Bâle sur « Karl Barth et le catholicisme » (in *Basler Nachrichten*, nov. 1948 – janv. 1949). Mais Balthasar considère qu'avec la parution de son livre sur Karl Barth « ces premières étapes doivent être considérées comme dépassées » (KB, p. 10).

2. Encyclique *Satis cognitum*, in : *Enchiridion delle Encycliche*, 3 : *Leone XIII (1878-1903)*, Bologna, Edizioni Dehoniane Bologna, 1997, pp. 932-996.

3. Encyclique *Mortalium animos*, in : *Enchiridion delle Encycliche*, 5 : *Pio XI (1922-1939)*, Bologna, Edizioni Dehoniane Bologna, 1995, pp. 300-320.

sur l'adhésion à l'intégralité de la doctrine catholique : « Peut-il être permis à qui que ce soit, avertit Léon XIII, de repousser quelque une de ces vérités [enseignées par l'Église catholique] sans se précipiter ouvertement dans l'hérésie, sans se séparer de l'Église et sans répudier en bloc toute la doctrine chrétienne ? Car telle est la nature de la foi que rien n'est plus impossible que de croire ceci et de rejeter cela.¹ » Si l'on tient compte de cet enseignement magistériel, on mesure l'audace de l'expression « Église déchirée », que Balthasar place en titre du tout premier paragraphe de son livre². Pour Balthasar, l'Église ne vit pas seulement de l'unité définie par l'adhésion aux vérités catholiques, mais elle vit aussi dans une insupportable déchirure de l'unique baptême du Christ. En tant que baptisés, les protestants sont membres du corps du Christ, « des membres, donc, qui de droit doivent appartenir à l'Una Sancta Catholica³ ».

L'encyclique *Mortalium animos*, pour sa part, met en garde contre un désir d'unité des chrétiens qui considérerait comme secondaire l'adhésion à la saine doctrine de l'Église. Il paraît nécessaire d'en reproduire ici une citation un peu longue. Pie XI y dénonce les arguments « de ceux qu'on appelle panchrétiens⁴ » : « N'est-il pas juste, répète-t-on, n'est-ce pas même un devoir pour tous ceux qui invoquent le nom du Christ, de s'abstenir d'accusations réciproques et de s'unir enfin un jour par les liens de la charité des uns envers les autres ? Qui donc oserait affirmer qu'il aime le Christ s'il

1. LÉON XIII, Encyclique *Satis cognitum*, op. cit., p. 960.

2. KB, p. 15.

3. KB, p. 20.

4. Un mouvement œcuménique est né dans les années 30, qui conduit à la fondation, en 1948, d'un Conseil œcuménique des Églises, auquel l'Église catholique n'adhère pas. Mais des catholiques prennent fait et cause pour un rapprochement entre les chrétiens désunis. En 1945, un groupe de travail évangélique-catholique est fondé par Mgr Lorenz Jäger et Mgr Wilhelm Stählin. Hermann Volk et Yves Congar s'engagent dans le dialogue œcuménique.

ne cherche de toutes ses forces à réaliser le vœu du Christ lui-même demandant à son Père que ses disciples soient "un" (Jn 17, 21) ? Et de plus le Christ n'a-t-il pas voulu que ses disciples fussent marqués et distingués des autres hommes par ce signe qu'ils s'aimeraient entre eux : "c'est à ce signe que tous connaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres" (Jn 13, 35) ? Plaise à Dieu, ajoute-t-on, que tous les chrétiens soient "un" ! Car par l'unité, ils seraient beaucoup plus forts pour repousser la peste de l'impiété qui, s'infiltrant et se répandant chaque jour davantage, s'apprête à ruiner l'Évangile. Tels sont, parmi d'autres du même genre, les arguments que répandent et développent ceux qu'on appelle panchrétiens [...]. Leur entreprise est, d'ailleurs, poursuivie si activement qu'elle obtient en beaucoup d'endroits l'accueil de personnes de tout ordre et qu'elle séduit même de nombreux catholiques par l'espoir de former une union conforme, apparemment, aux vœux de notre Mère la Sainte Église, laquelle, certes, n'a rien de plus à cœur que de rappeler et de ramener à son giron ses enfants égarés¹. » Balthasar commence à étudier l'œuvre de Karl Barth dès le début des années trente. C'est donc sous l'autorité de ce texte magistériel que s'amorce son travail. On peut imaginer qu'à l'oreille de plus d'un théologien ses conférences et ses articles auront un peu sonné comme ces quatuors de Mozart que les instrumentistes renvoyaient à l'éditeur en alléguant de nombreuses "erreurs"² : la hardiesse des harmonies leur paraissait des fautes.

Barth, pour sa part, a déjà franchi des pas importants en direction du catholicisme. Les clichés qui circulent habituellement parmi les protestants (objectivisme catholique contre subjectivisme protestant, institution hiérarchique contre liberté individuelle, transformation magique de la substance contre quête spirituelle, autorité

1. PIE XI, Encyclique *Mortalium animos*, op cit., pp. 302. 304.

2. M. CLARY, *Mozart, la lumière de Dieu*, Flammarion, 2004, p. 253.

contre conscience, hétéronomie contre autonomie, etc.¹⁾ n'ont plus cours chez lui. Au contraire, il ne craint pas d'afficher son approbation du catholicisme à plusieurs égards. Le sens de l'autorité, par exemple, et la *securitas* catholique qui en résulte, sont pour lui un motif d'admiration. Il rapporte cette anecdote qu'un bénédictin alsacien lui a racontée, et qui se déroule pendant la première guerre mondiale : « Un soir, alors qu'il était chantre dans son couvent, il entonne le *Magnificat* avec ses frères. Tout à coup un obus français traverse la toiture et vient exploser au beau milieu de la nef. Mais la fumée se dissipe, et le chant du *Magnificat* n'a pas été interrompu ». Barth commente : « Il est permis de se demander si chez les protestants aussi on aurait continué de prêcher !² ». Pour lui, « le catholicisme ne fait pas seulement grand cas de l'autorité, mais il préserve encore d'autres éléments indispensables de la foi chrétienne, comme l'attachement au dogme (plutôt que la chimère d'un "christianisme sans dogme"), l'engagement fidèle dans et pour l'Église (plutôt qu'une prédilection pour la piété individuelle ou pour une philosophie de l'histoire, sans grande exigence d'engagement), la haute estime dans laquelle il a toujours tenu la foi (par rapport à la philosophie), et finalement l'autorité de Jésus-Christ, peut-être amoindrie, mais cependant toujours opérante³ ». À la fin de sa vie, Barth s'intéresse de près au concile Vatican II. Il se demande même si le catholicisme ne serait pas en train de se réformer bien plus efficacement que le protestantisme : « Si Rome, sans cesser d'être Rome, nous surpassait, si un jour elle nous effaçait tout simplement, en ce qui concerne le renouveau de l'Église par la Parole et l'esprit de l'Évangile ? Si nous devions constater un jour que les derniers seront

1. Cf. G. FOLEY, « Das Verhältnis Karl Barths zum römischen Katholizismus », dans ΠΑΡΡΗΣΙΑ, *Karl Barth zum achtzigsten Geburtstag am 10. Mai 1966*, Zürich, Ev.Verlag Zollikon, 1966, p. 601.

2. *Ibid.*, p. 600.

3. *Ibid.*

premiers et que les premiers seront derniers, et que la voix du Bon Pasteur trouve chez eux un écho plus clair que dans nos rangs ? [...] Je crains que, justement à une époque aussi décisive que la nôtre, nous soyons largement éclipsés par une Église papale, qui va de l'avant, pleine de dynamisme. [...] Le Concile, ou plutôt ce que nous entrevoyons de sa toile de fond, ne devrait-il donc pas nous inciter à balayer devant la porte de nos églises, d'abord, en premier lieu, avec un balai prudent, mais puissant¹ ? »

Mais précisément parce qu'il comprend mieux la théologie catholique, Barth la critique aussi de manière plus pertinente et plus incisive. Il lui reproche ce qu'il considère comme une manière de toujours vouloir concilier deux sources de vérité : la théologie et la philosophie, la grâce et la nature, la foi et la raison, la révélation et la théologie naturelle, l'autorité divine d'une part et d'autre part celle de Marie (presque célébrée comme corédemptrice), du Pape (avec son infaillibilité), et de l'Église (dispensatrice des moyens du salut). Barth s'oppose d'autant plus vivement à l'Église catholique, en particulier sur ces points, qu'il ne peut détacher son regard de ce redoutable adversaire. En fin de compte, le catholicisme est pour lui le seul véritable défi auquel la théologie protestante doit se confronter : « Je le considère comme un interlocuteur terriblement puissant et profond, en fait le seul que la théologie évangélique doive vraiment prendre au sérieux. En comparaison de cet adversaire, l'idéalisme, l'anthroposophie, la religion populaire et le mouvement athée sont à considérer comme des enfantillages². »

Aussi Barth a-t-il toujours souhaité entrer en dialogue avec le catholicisme. En 1928, il tient une conférence

1. K. BARTH, *Réflexions sur le deuxième Concile du Vatican*, Genève, Les cahiers du Renouveau, XXIV, Labor et Fides, 1963, pp. 24. 26. 27-28.

2. K. BARTH, *Replik an Prof. D. Dr. G. Wobbermin*, cité in : G. FOLEY, « Das Verhältnis Karl Barths zum römischen Katholizismus », *op. cit.*, p. 603.

intitulée « le catholicisme romain : une question adressée à l'Église protestante¹ ». Il y interpelle les protestants sur leur capacité de dialogue avec le catholicisme. La tentation n'est-elle pas toujours présente, dans une discussion, de prendre la place de celui qui parle et enseigne, plutôt que celle de celui qui écoute et se laisse interroger ? Or l'Évangile demande à celui qui est invité à la noce de choisir la dernière place ! Il assigne au chrétien le rôle de l'élève plutôt que celui du "Rabbi"². Même si les catholiques ne veulent rien entendre de cette dernière place et se posent comme ceux qui "savent", les protestants, pour leur part, doivent se laisser questionner par autrui, et en premier lieu par le catholicisme. « Celui qui, en face d'un autre, se sait vraiment en position d'être absolument justifié, celui-là accepte volontiers d'être d'abord interrogé – sans pour autant y perdre sa certitude³. » Barth n'ignore pas les prétextes régulièrement invoqués en milieu protestant pour esquiver le dialogue : le catholicisme se serait tellement éloigné des préoccupations du protestantisme qu'il n'aurait plus guère d'actualité (en réalité, dit Barth, il nous est étonnamment proche)⁴ ; un bon protestant serait quelqu'un qui en aurait fini une fois pour toutes avec la question du catholicisme⁵ (ce à quoi Barth répond : « Une telle manière de régler son compte au catholicisme est à considérer comme une attitude par trop catholique⁶ ») ; on allègue enfin que Rome n'est nullement disposée à rendre la pareille en se mettant à son tour à l'écoute ; il serait alors « tactiquement peu avisé » de discréditer et d'affaiblir sa propre position, « face à un

1. K. BARTH, « Der römische Katholizismus als Frage an die protestantische Kirche », dans *Die Theologie und die Kirche*, Zurich, Evangelischer Verlag, 1938, pp. 329-363.

2. *Ibid.*, pp. 329-331.

3. *Ibid.*, p. 331.

4. *Ibid.*, p. 333.

5. *Ibid.*, pp. 333-334.

6. *Ibid.*, p. 334.

adversaire d'emblée triomphant¹ » ; mais les protestants sont liés par la vérité évangélique, même quand les catholiques ne la respectent pas². Balthasar se souviendra du défi lancé par Barth : si le catholicisme est aussi assuré de soi-même, en quoi devrait-il craindre de se laisser interroger ?

Barth ne craint pas, mais souhaite au contraire un affrontement sincère et transparent des positions : « C'est peut-être étrange, dit-il, mais c'est ainsi : ceux qui d'une église à l'autre ne se comprennent pas ne sont pas ceux que la théologie intéresse et fait bouger, mais ceux qui de chaque côté abordent la théologie en oisifs, en amateurs, en éclectiques ou en historiens. Entre ceux qui doivent s'opposer un *sic et non* sérieux, rigoureusement argumenté, manifesté comme nécessaire, il se produit généralement, et même quand on soutient des thèses contraires, une secrète rencontre et communion sur ce point³ ». C'est précisément à l'étude de cette « secrète rencontre et communion », jusque dans la controverse la plus âpre, que voudraient se consacrer les pages qui suivent. Dès l'année 1924, un jeune théologien catholique particulièrement clairvoyant, Erich Przywara, salue dans l'œuvre de Barth « une renaissance du protestantisme dans son authenticité première », « le souffle brûlant de l'ancienne passion des Réformateurs⁴ ». Quelques années plus tard, la revue *Catholica* rend cet hommage à Barth : grâce à lui, « un dialogue entre catholiques et protestants sous forme de discussion théologique est à

1. *Ibid.*, pp. 334.

2. *Ibid.*, pp. 335.

3. K. BARTH, « Die Kirche und die Kirchen », dans *Theologische Existenz heute*, Munich, Chr. Kaiser, 1980, tome 1, n°27, pp. 23-24.

4. E. PRZYWARA, cité in : K. BARTH, *Der Römerbrief, unveränderter Abdruck der neuen Bearbeitung von 1922*, Zürich, Theologischer Verlag, 1978, Préface à la quatrième édition, p. XXIV.

nouveau possible¹ ». C'est avec Balthasar que ce dialogue se nouera.

Balthasar ouvre son livre sur Karl Barth par ces mots : « Quiconque sait ce qu'est l'Église doit ressentir la "mystérieuse déchirure qui traverse l'Église depuis 400 ans"² non seulement comme une blessure dont la douleur se réveille chaque matin, mais encore comme une honte plus cuisante de jour en jour. L'Église est amour par essence, et pas seulement de nom³ ». C'est pourquoi il faut engager un dialogue : non pas un processus de tractations, qui ne serait qu'un calcul extérieur à l'acte de foi, mais un véritable travail d'écoute et de réflexion dans la foi. Non pas l'"à peu près" des compromis, mais l'exigence rigoureuse d'un échange transparent. Il n'y aura d'*unité* dans la foi qu'en tant qu'*unité dans la foi*⁴. Chaque partenaire du dialogue doit être conscient des tentations qui lui sont propres. Le théologien catholique pourrait éprouver un certain « sentiment de supériorité⁵ », dans l'idée qu'il évolue au sein de la doctrine catholique, gardienne de la révélation dans sa plénitude. Cela pourrait le conduire à se rapporter au protestantisme comme la cathédrale à l'un de ses contreforts, ou comme le tout par rapport à une simple proposition d'amendement. Mais une telle « paresse⁶ », pour Balthasar, contredit la vérité du catholicisme : « Comme Newman l'a notoirement exposé, le catholicisme n'a le droit de se comprendre comme plénitude et totalité que s'il a véritablement tout fait pour

1. R. GROSCHÉ, *Catholica*, I, 1932, p. 96, cité in : G. E. FOLEY, « The Catholic Critics of Karl Barth in Outline and Analysis », dans *Scottish Journal of Theology*, vol. 14, Edinburgh-London, Oliver & Boyd LTD, 1961, p. 136.

2. K. BARTH, *Die Kirchliche Dogmatik*, EVZ Verlag Zürich, 1932, volume I/1, p. 101. Désormais cet ouvrage sera cité sous le sigle *KD*, suivi du numéro de volume.

3. *KB*, p. 15.

4. *KB*, p. 15.

5. *KB*, p. 21.

6. *KB*, p. 28.

s'incorporer activement la richesse de tous les points de vue partiels¹. » En s'exprimant ainsi, Balthasar ne tient pas seulement compte de la question posée par Barth au catholicisme sur son aptitude au dialogue, ou sur les raisons qu'elle pourrait avoir de redouter un tel dialogue ; il se démarque aussi à nouveau des directives de l'encyclique *Satis cognitum*. Car Léon XIII, pour préserver l'intégrité de la foi catholique, n'hésitait pas à demander qu'on s'écartât de toute personne ne professant pas la pleine communion avec l'Église catholique : « Pénétrée à fond de ces principes et soucieuse de son devoir, écrivait-il, l'Église n'a jamais rien eu de plus à cœur, rien poursuivi avec plus d'effort, que de conserver de la façon la plus parfaite l'intégrité de la foi. C'est pourquoi elle a regardé comme des rebelles déclarés et chassé loin d'elle tous ceux qui ne pensaient pas comme elle, sur n'importe quel point de sa doctrine². » Balthasar, pour sa part, interprète l'authenticité de la foi catholique non pas comme un *refus de dialogue* par crainte de la "contagion", mais au contraire comme une *capacité d'intégration*. C'est ce qui fait dire à Moltmann que « pour Balthasar, ce qui relevait de l'œcuménisme s'identifiait fondamentalement au catholicisme³ ». Le dialogue avec les protestants n'était pas pour lui un acte de générosité dépassant le cadre du catholicisme proprement dit, mais il procédait au contraire de la nature même, de l'universalité même, du catholicisme. C'est pourquoi, dit encore Moltmann, « dès le début il voulait le dialogue œcuménique⁴ ». Balthasar explique que la théologie catholique, sous peine de tomber dans une étroitesse contredisant sa vocation propre, devra en particulier se faire attentive à deux aspects du dialogue :

1. KB, p. 22.

2. LÉON XIII, Encyclique *Satis cognitum*, op. cit., p. 956.

3. J. MOLTSMANN, in : S. LÖSEL, *Kreuzwege, ein ökumenisches Gespräch mit H. U. v. B.*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh, 2001, p. 12.

4. *Ibid.*

(1) « La parole catholique – en vertu de l'ordre de mission (Mt 28, 17) et du commandement de service (Mt 20, 27) donnés à l'Église – doit à son interlocuteur de lui répondre dans un langage qu'il puisse comprendre¹. » Les questions christologiques majeures ont conduit l'Église à se forger des concepts nouveaux : on ne peut prendre pour acquis que le matériel conceptuel actuel de la théologie suffira à régler tous les problèmes soulevés par la pensée de Barth².

(2) Chaque hérésie a contraint l'Église à un rééquilibrage, ce qui conduisait inévitablement à accentuer la thèse opposée. La théologie catholique doit cependant rester consciente de ce phénomène de "contrepoids", pour ne pas se développer à son tour de manière unilatérale³.

Face à la revendication catholique de "totalité", le protestantisme au contraire se présente comme une entreprise de « purification du Temple », un « plus qualitatif » exigeant un « moins quantitatif⁴ ». Sa tentation spécifique est alors celle de la méfiance et du soupçon⁵. Le catholique n'a d'autre moyen de répondre à ce soupçon que le sérieux par lequel il cherche à comprendre la foi, et la gratitude avec laquelle il accueille toute invitation à la comprendre de manière plus profonde et plus vivante⁶.

C'est avec Karl Barth que Balthasar entreprend de dialoguer : pourquoi Barth, parmi tant de théologiens protestants ? Pourquoi ne pas plutôt revenir aux sources du conflit, et rédiger un livre sur Luther, ou sur Calvin ? Balthasar répond sans ambages : « Le partenaire qu'il nous faut choisir est Barth, parce que c'est en lui que le protestantisme véritable, *pour la première fois de son histoire*,

1. KB, p. 23.

2. KB, p. 27.

3. KB, p. 23-24.

4. KB, p. 25.

5. KB, p. 28.

6. KB, p. 28-29.

est parvenu à sa forme pleinement conséquente¹. » Barth ne retourne pas seulement aux sources du protestantisme, mais il purifie et radicalise ces sources elles-mêmes. L'Église dont il parle n'est pas celle des Réformateurs, mais celle du Christ. C'est pourquoi il peut se référer aux grandes figures patristiques et scolastiques, revendiquées comme faisant partie de l'Église qui n'a pas rejeté la Réforme². En ce sens, jamais théologie protestante ne s'est faite si proche du catholicisme³, jamais non plus elle ne s'est posée en alternative aussi crédible à la doctrine catholique.

Il y a aussi que « la théologie de Barth est belle⁴ ». Cette raison, de prime abord, pourra surprendre. Mais la beauté dont parle ici Balthasar est bien plus qu'une question de style littéraire. Si Barth écrit bien, c'est parce qu'en lui s'unissent deux choses : il est un passionné, et sa pensée s'attache à la réalité, celle de Dieu, manifesté au monde en Jésus-Christ. C'est cette union de la passion et de l'objectivité qui fait la beauté de sa théologie. Le discours de Barth n'a qu'un seul "objet", qui est Dieu⁵. Barth ne part pas de lui-même. Il y a là pour Balthasar quelque chose de typiquement mozartien. Mozart, en effet, ne cherchait pas à s'exprimer lui-même. « Cette référence à Mozart n'a rien de fortuit ni de superficiel. » Au contraire : « Celui qui ne peut entendre Barth de cette manière ne l'a tout simplement pas entendu⁶. » C'est pourquoi « l'on fera bien de garder à l'oreille les sonorités de Mozart en lisant la *Dogmatique*

1. KB, p. 32.

2. *Ibid.*

3. « Compte tenu de ce que les courants les plus récents de la théologie protestante s'éloignent toujours plus de la Réforme et même du christianisme traditionnel, on ne peut nier que Karl Barth soit proche du catholicisme d'aujourd'hui » (G. FOLEY, « Das Verhältnis Karl Barths zum römischen Katholizismus », *op. cit.*, p. 598).

4. KB, p. 35.

5. *Ibid.*

6. KB, p. 38.

de Barth, d'entendre toujours cette mélodie fondamentale lorsque l'on cherche à comprendre son intention de fond¹ ». Nous nous efforcerons, dans cette étude, de nous souvenir de l'avertissement de Balthasar.

À vrai dire, reconnaît Balthasar, un lecteur catholique de Barth se sent très proche de lui sur les sujets dogmatiques les plus fondamentaux : Trinité, nature de Dieu, essence de la créature et de la création, christologie, ainsi que bien des aspects concernant l'ecclésiologie ou la vie chrétienne². Barth approuve même de nombreux points particuliers du dogme catholique. Mais ce qui rend un accord global impossible, c'est aux yeux de Barth une mystérieuse « structure de fond » qui traverse et détermine l'ensemble de la doctrine catholique³. Ce "vice caché", Barth le désigne d'une expression simple, sur laquelle il concentre la vivacité de ses traits : c'est l'*analogia entis*. Balthasar ne peut ignorer le diagnostic de Barth. Il doit accepter de parler de l'*analogia entis*. Et il le peut d'autant mieux qu'il fut l'élève d'Erich Przywara, celui qui voulut rassembler toute la spécificité catholique sous l'expression d'*analogia entis*, celui aussi que Barth vise le premier en dénonçant l'*analogia entis*. Le premier thème de discussion entre Balthasar et Barth s'impose donc d'emblée. Et cette constatation nous ramène à notre premier questionnement : nous nous demandions par quel biais aborder ce dialogue de Balthasar avec Barth ; nous voulions leur emboîter le pas, commencer au point où eux-mêmes avaient engagé leurs conversations. Nous savons maintenant que ce premier thème fut l'analogie de l'être. La présente étude tient une extrémité de son "fil d'Ariane".

Dès lors, le *plan* de ce travail prend forme, et son titre s'explique. Le point de départ n'est pas une vision panoramique des œuvres de nos auteurs, il s'avère au

1. *Ibid.*

2. *KB*, p. 33-34.

3. *KB*, p. 44.

contraire étroit, et porte un nom "technique" : celui d'*analogia entis* (partie 1). Tout au moins ce thème semble-t-il étroit de prime abord. Au fil de l'étude, on découvre qu'il concentre en lui bien des enjeux. La question de l'*analogia entis* est celle du mystérieux point de rencontre entre Dieu et l'homme, entre Dieu et toute sa création. Barth rejette l'*analogia entis* comme une abstraction trompeuse et coupable. Il lui substitue la seule analogie qui existe concrètement à ses yeux : l'analogie de la grâce. Balthasar convient avec Barth de la nécessité d'étudier la forme concrète de l'analogie. Mais c'est alors pour lui la question du rapport entre la nature et la grâce qui se pose : on doit en effet se demander dans quelle mesure l'analogie est inscrite dans la nature de l'homme, ou au contraire réservée à la pure grâce de Dieu (deuxième partie : *nature et grâce*). Toutefois le débat ne peut aboutir que dans le cadre de la christologie. Balthasar et Barth sont pleinement d'accord sur ce point : l'analogie concrète entre Dieu et le monde n'est autre que le Christ. Il est alors à nouveau question de la rencontre entre Dieu et la création, mais dans le cadre d'une théologie rassemblant dans le Christ l'ensemble de l'univers, de son histoire et de sa rédemption. Dieu ne vient pas seulement à la rencontre de la création en tant que créée, mais il rencontre le monde dans son péché, en ce point même où le monde le rejette de toutes ses forces (troisième partie : *universalisme chrétien*). L'horizon s'élargit ainsi aux dimensions les plus vastes.

En évoquant le contexte historique et l'audace du dialogue théologique entre Balthasar et Barth, on voulait aussi manifester la dimension personnelle de ce dialogue. Ce n'étaient pas seulement deux théologies qui entraient en dialogue, mais deux hommes, avec leur histoire personnelle, leur caractère et leurs goûts. Voilà pourquoi ces pages s'ouvrent sur un « Préambule biographique » et s'achèvent en présence de Mozart (« Puissance œcuménique de Mozart »). Le dialogue œcuménique ne se restreint jamais à

des échanges purement intellectuels. Il est chargé d'espoirs et de craintes, de confiance et de réticences, chargé aussi d'une certaine étroitesse intellectuelle dont les polémiques du passé – et, pour tout dire, les péchés commis de part et d'autre – ont affecté les concepts et les raisonnements. Aussi l'amitié n'est-elle pas sans rapport avec la progression du dialogue. Il n'est pas indifférent que Balthasar et Barth aient traversé ensemble l'épreuve du nazisme, dont ils craignaient qu'il menace tout l'héritage chrétien du vieux continent. Il n'est pas indifférent que du côté protestant on ait accusé Barth de "crypto-catholicisme", et que Balthasar à son tour se soit vu reprocher du côté catholique de célébrer sans fin l'œuvre de Barth. Ces épreuves ne pouvaient qu'ouvrir des cœurs déjà très conscients, dès le début, du caractère injustifiable des divisions entre chrétiens¹. La musique de Mozart, à son tour, rapprocha Barth et Balthasar. Il ne faut pas s'imaginer leurs entretiens comme d'austères discussions académiques. Le plus souvent, les deux amis se retrouvaient chez Karl Barth ou en quelque autre lieu accueillant, et ils passaient ensemble d'excellents moments, émaillés de part et d'autre d'un malicieux humour ; bien souvent aussi ils se mettaient à l'écoute de Mozart. On tâchera de montrer que leur "accord parfait" à propos de Mozart ne fut pas sans incidence sur leur dialogue théologique. Avant donc de considérer les arguments, il est bon de faire connaissance avec ceux qui les ont échangés : c'est l'objet du « Préambule » auquel on parvient maintenant.

1. H. U. VON BALTHASAR, *Karl Barth, Darstellung und Deutung seiner Theologie*, Einsiedeln, Johannes Verlag, 1976, p. 16.

Préambule :

éléments biographiques

Une génération, ou presque, sépare Barth de Balthasar. Karl Barth naît en 1886, Hans Urs von Balthasar en 1905, le premier à Bâle, le deuxième à Lucerne. La famille de Barth est évangélique (son père est professeur de théologie, sa mère fille de pasteur), celle de Balthasar est catholique. Du fait de la profession de son père, Karl Barth¹ vit dans un milieu agité par les controverses théologiques. Certaines facultés protestantes sont alors de tendance "libérale", d'autres se tournent vers une théologie "positive", comme on dit alors, c'est-à-dire une théologie qui entend restituer la première place à l'Écriture Sainte. Le père de Karl est partisan de la théologie positive, mais il enseigne dans une faculté "libérale" et cherche à entretenir de bonnes relations avec ses collègues. Le jeune Karl manifeste un intérêt pour le savoir qui ne se démentira jamais, ainsi qu'un esprit critique et volontiers teinté d'humour (y compris vis-à-vis de soi-même), quelquefois polémique. Il s'inscrit en faculté de théologie dès l'âge de dix-huit ans, suit les cours de Adolf Harnack², Hermann Gunkel³

1. En ce qui concerne Barth, on s'est référé essentiellement à : K. BARTH, « How my mind has changed », dans *The christian Century*, 9 mars 1949, n° 10 / 20 janvier 1960, n° 3, traduit en français dans *L'Église en péril*, Paris, DDB, 2000 ; E. BUSCH, *Karl Barths Lebenslauf*, München, Chr. Kaiser Verlag, 1975 ; G. CASALIS, *Karl Barth, Person und Werk*, Darmstadt, Stimme-Verlag, 1960 ; Denis MÜLLER, *Karl Barth*, Paris, Cerf, 2005 ; H. A. DREWES, « Karl Barth und Hans Urs von Balthasar – ein Basler Zwiegespräch », dans M. STRIET / J. H. TÜCK, *Die Kunst Gottes verstehen, Hans Urs von Balthasar theologische Provokationen*, Freiburg im Breisgau, Herder, 2005, pp. 367-383.

2. Adolf Harnack (1851-1930) est l'un des représentants du libéralisme protestant. Sa théologie n'a pas pour centre la révélation divine, mais l'homme croyant dans sa relation avec l'être divin. Il s'est rendu célèbre par sa tentative d'interpréter toute la théologie de l'Église primitive comme une hellénisation du message de Jésus.

3. Hermann Gunkel (1862-1932), représentant du radicalisme historico-critique, est connu pour ses rapprochements entre les mythologies babylonienne et biblique.

et Wilhem Herrmann¹, et s'enthousiasme pour leur vision moderne et libérale. En 1908, il collabore à la revue *Die christliche Welt*, ce qui le met en contact avec la pensée des principaux théologiens libéraux de son époque. Il rencontre en particulier le jeune théologien Édouard Thurneysen (1888-1977), qui devient son grand ami, et le restera tout au long de sa vie. Le 4 novembre 1908, Karl devient pasteur. Pendant deux ans, il exerce son ministère à Genève. Ses positions sont alors celles de la théologie libérale. Il envisage alors de rédiger une thèse de doctorat, mais ne mènera pas ce projet à terme. Aussi ne sera-t-il jamais docteur en théologie, sinon *honoris causa*². En 1911, il se fiance avec Nelly Hoffmann, qu'il épousera en 1913. Devenu pasteur à Safenwil, un village du canton d'Argovie, il s'y consacre avant tout à la prédication, mais s'engage aussi politiquement, ce qui lui vaut bientôt la réputation de « pasteur rouge ». Le début de la première guerre mondiale est pour lui un choc, y compris au plan théologique. Barth ressent un sentiment de trahison : ses principaux maîtres, Harnack et Hermann en particulier, ont signé l'appel à la guerre. Il ne peut plus leur emboîter le pas. Vivant dans un pays "neutre", il n'envisage pourtant pas un instant de rester spectateur. Il dénonce les égoïsmes et tente de réveiller l'espérance. Il commente la Bible, mais en l'appliquant sans ménagement aux événements de son temps. Les premières publications se succèdent

1. Wilhelm Hermann (1846-1922) est celui qui exerça la plus grande influence sur le jeune Karl Barth. Élève de Ritschl, partisan d'une dogmatique néo-kantienne, il développe sa théologie selon une perspective anthropocentrique. L'expérience spirituelle décisive, selon lui, est le contact avec un être supérieur, le Christ, qui ne peut être interprété du seul point de vue de la connaissance historique.

2. Balthasar n'était pas non plus docteur en théologie. C'est peut-être là un signe de la grande liberté de pensée qu'ils conserveront l'un et l'autre, tout au long de leur vie, à l'égard de toute théologie « d'école ».

rapidement¹. Dès 1915 s'amorce le commentaire "explosif" de la lettre aux Romains (le "*Römerbrief*", publié en 1919²), qui rompt violemment avec la tendance "néo-protestante" de ses maîtres. En 1922 paraît une seconde édition, remaniée en profondeur, qui assure définitivement la célébrité de son auteur. Avec Thurneysen, Merz et Gogarten, Barth fonde la revue théologique *Zwischen den Zeiten* (« Entre les temps », c'est-à-dire entre la Pentecôte et le Royaume qui vient). Cette revue paraîtra effectivement entre deux époques : celle de la fin de la première guerre mondiale et celle de l'accession au pouvoir de Hitler en 1933.

Après dix ans de ministère pastoral, Barth est appelé à enseigner en Allemagne, successivement dans les facultés de Göttingen (1922-1925), Münster (1925-1930) et Bonn (1930-1933). Avec l'arrivée de ce "trublion", dépourvu de tout doctorat, mais auréolé du succès de son *Römerbrief*, la théologie académique se sent menacée dans ses principes mêmes. De son côté, Barth trouve l'occasion d'étayer la vivacité de sa prédication par une formulation structurée de la théologie dogmatique. En 1929, il consacre un séminaire à la *Prima pars* de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin. Cette étude se révèle pour lui « à tous points de vue terriblement instructive, mais je dis bien terriblement » : l'Aquinate « savait tout, vraiment tout, à ceci près qu'il ignorait que l'homme est un gredin ». Or à ce séminaire il invite un brillant théologien catholique, Erich Przywara (1889-1972). Eberhard Busch, l'un des principaux biographes de Karl Barth, rapporte qu'à bien des égards Przywara donna à Barth matière à réfléchir et

1. *Der Glaube an den persönlichen Gott* (1914), *Gottes Vorhut* (1915), *Friede* (1915), *Die Gerechtigkeit Gottes* (1916), *Das eine Notwendige* (1916), *Auf das Reich Gottes warten* (1916), *Über die Grenze !* (1917), *Suchet Gott, so werdet ihr leben !* (1917).

2. K. BARTH, *Der Römerbrief*. Première édition en 1919 (Zürich, EVZ-Verlag, 1963), deuxième édition complètement remaniée en 1922 (Zürich, Theologischer Verlag, 1978).

à s'interroger. Barth se souvient de lui comme d'« un petit bonhomme avec une grosse tête », « qui, quoi qu'on lui dise, est aussitôt disposé à apporter une réponse toujours intelligente et pertinente à sa manière ». Aux yeux de Barth, Przywara semble plus conscient que Thomas d'Aquin de la misère de l'homme : il conclut son intervention dans ce séminaire en déclarant : « nous les hommes, nous sommes tous des canailles », et Barth se réjouit de ce « beau Credo ». Cependant, l'assurance de Przywara, l'importance de l'Église dans son discours, et la rapidité avec laquelle il juge du protestantisme, ne sont guère du goût de Barth. La manière dont Barth décrit l'exposé de Przywara sur l'Église en témoigne : « Il a encore brillé pendant deux heures... et finalement il m'a encore "inondé" de ses idées : si selon lui le bon Dieu, en tout cas au sein de l'Église catholique, comble les hommes de sa grâce, c'est seulement en sorte que la formule "Dieu dans-au dessus de l'homme à partir de Dieu" soit le sténogramme de son existence, et représente en même temps la résolution dans la paix de l'*analogia entis* de toutes ces sottises, de toutes ces crispations, protestantes et modernistes¹. » Barth rejette à la fois l'*analogia entis* et l'attitude de Przywara. Mais un dialogue est désormais engagé dans sa pensée avec la théologie catholique, qui se poursuivra jusqu'à sa mort, et trouvera son expression la plus forte dans son amitié avec Balthasar.

Depuis qu'il a été nommé à Münster, Barth mûrit le projet de rédiger une grande synthèse dogmatique. Dès 1927 paraît un ouvrage intitulé *Dogmatique I*². D'autres tomes devaient lui faire suite. Mais ce projet ayant été abandonné, Barth publie en 1931 un essai sur la preuve de l'existence de

1. Cf. E. BUSCH, *Karl Barths Lebenslauf*, op. cit., pp. 196ss.

2. « *Dogmatik. I. Prolegomena* » (« Dogmatique I. Prolégomènes »). Le titre complet est : *Die christliche Dogmatik im Entwurf, I. Die Lehre vom Wort Gottes*, München, Chr. Kaiser Verlag, 1927.